

MARION LESPRIIT

LA GÎTE



Marion Lesprit

La Gîte

© Marion Lesprit, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8939-6

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À papi Pierre et mamie Jeanette
À Clémence, mon amie pour plus que la vie

Prologue

La maîtresse avait mis ce jour-là sa jolie jupe longue. Je me souviens parfaitement de la petite brise qui entraînait dans la classe, gonflant les rideaux orange et poussiéreux. La journée touchait à sa fin et après deux évaluations, une heure de cantine cacophonique et une séance de gym dynamique, elle nous avait promis une histoire. J'ai toujours aimé les livres, les acheter, les lire, les sentir, les offrir. J'avais d'ailleurs la veille cassé ma tirelire – au sens figuré bien sûr – pour offrir à mon frère un ouvrage magnifique appelé *Arborama*. C'est un passionné de nature, ce qui est presque dommage quand on sait où nous vivons et je savais que, s'il n'oserait pas le montrer à ses potes de la cité, il serait très heureux de ce livre. Nous fêtons nos onze ans aujourd'hui, petits bébés nés le jour de l'été, devenus préadolescents flirtant avec la langueur d'une fin d'année tumultueuse. J'avais hâte de rentrer pour le lui donner. Je n'attendais rien des parents qui, au mieux, auraient acheté un gâteau, au pire auraient oublié l'importance de cette date dans leur vie. J'aurais bien aimé apporter des bonbons à la classe comme le font les autres quand c'est leur anniversaire, mais je n'avais pas osé demander à maman. L'histoire avait commencé. Je tendais l'oreille. Ma sémillante institutrice avait d'indéniables talents de conteuse.

Elle tenait devant elle un album avec une jolie maison sur la couverture. C'était l'histoire d'un loup, titre éponyme. Je ne vous ferai pas l'affront de mettre des astérisques aux mots compliqués, vous prendrez le temps de chercher sur votre téléphone, ou mieux, dans un dictionnaire. Certains élèves souriaient, ils trouvaient l'album enfantin. C'est vrai que l'héroïne avec ses couettes roses faisait vraiment bébé. Mais en écoutant bien cette histoire de loup dans la maison et de bonbon secret, j'avais très vite compris qu'il s'agissait, en réalité, d'un livre pour les grands. Pas du tout pour les enfants de dix ans. La maîtresse avait dû se tromper. Mais je semblais être la seule à l'avoir remarqué.

Georgette

Je le connais bien, Monsieur Pierre. Il faut dire que cela fait tout de même quatre décennies que nous sommes voisins. Je me souviens très bien de leur arrivée, avec Madame Jeannette. J'avais quarante ans, je venais de divorcer et j'élevais seule mes trois enfants. Je ne suis pas du genre voyeuriste, mais je me souviens de les avoir vus s'installer, pimpants, beaux, jeunes parents. Ils débarquaient de Bordeaux et cherchaient le calme et la douceur du climat. Niveau calme, ils n'allaient pas être déçus. Notez bien, je ne critique pas. Je l'aime mon petit village de bord de mer, mais ça n'est pas Ibiza. Ceci dit, je ne suis jamais allée à Ibiza donc je ne peux pas comparer. Enfin, j'imagine que l'ambiance y est tout à fait différente. L'été je ne dis pas. Il y a du monde partout ! On ne peut même plus se garer au Super U, c'est vous dire ! Les gens se serrent sur la plage et il faut réserver quatre jours à l'avance pour aller manger une grillade au restau du port. Mais l'hiver, nous sommes un peu coupés du monde, il faut bien le reconnaître.

Monsieur Pierre, c'est un gentil. Un vrai gentil comme on n'en fait plus. Toujours souriant, aimable, poli. Toujours prêt à rendre service. Je crois que je ne l'ai jamais vu râler. Après, il lui arrive quand même sans doute de ronchonner, c'est humain. Moi-même la semaine dernière, je dois avouer que j'ai pesté contre les éboueurs. J'avais posé un carton à côté de ma poubelle jaune, mais ils ne l'ont pas pris. J'ai téléphoné à la mairie, il semblerait qu'ils n'aient pas le droit de prendre des choses qui sont posées à côté des poubelles. Mais ce carton est trop grand, c'est celui de mon nouvel autocuiseur, il ne rentrait pas dedans. « Ben faut aller à la déchetterie, Georgette », qu'elle m'a répondu Suzie. Sacrée Suzie ! Depuis qu'elle travaille à la mairie, la petite, elle a un peu pris le melon. Notez qu'en Charente, c'est plutôt un compliment ! Je ne devrais pas être médisante, je l'aime bien cette gosse, mais quand même, cette histoire de carton, ça m'a mise en rogne. Ce n'est évidemment pas la faute des éboueurs, je les aime bien aussi les éboueurs. Pendant le confinement, je leur mettais des petits mots et même des sachets de chocolats – bien emballés – sur la poubelle. C'est

juste que tout est si réglementé et compliqué de nos jours. Je vais sans doute passer pour une vieille bique, mais c'était quand même plus facile avant.

Je crois qu'il manque un peu de compagnie, Monsieur Pierre. C'est comme notre village. L'été, sa maison est pleine de rires et de vie. Il y a parfois plusieurs voitures garées dans son allée, ses filles, ses petits-enfants, la fumée du barbecue et les cris dans la piscine. Mais l'hiver, les heures s'égrènent plus lentement. Je le vois bien qu'il traîne sa carcasse au marché. Toujours souriant et affable, notez bien, mais avec un voile d'ennui dans le regard quand même. Faut dire qu'il n'a pas eu une vie facile, Monsieur Pierre. Je n'aime pas colporter des ragots, mais il n'a pas navigué sur une mer d'huile. Quand il était jeune, il était maître d'école, à Bordeaux justement. De ce qu'on m'a dit, c'était un maître merveilleux. Pendant dix ans, il a égayé la vie de plein de marmots. Et puis un jour, y en a un qui est mort. Ce n'était pas de sa faute, attention, n'allez pas me faire dire ce que je n'ai pas dit, mais ça a tout bousculé ce décès. Il n'a plus jamais mis un pied dans une salle de classe. Même ici au village, c'est toujours Jeannette qui allait aux réunions de l'école ou à la kermesse de juin. Moi, l'école, je la connais bien. J'y ai fait le ménage et j'ai tenu la cantine pendant plus de cinquante ans. C'est pour ça que tout le monde me connaît au village. Le prof nourrit les âmes et moi les estomacs. Je peux te dire que nos petits élèves, ils ont toujours eu de la nourriture de qualité. Bien avant que les grandes villes se vantent de servir du bio et du local. Ici, y a toujours eu que ça du bio et du local. Suffit de voir les joues roses des gosses pour être sûr qu'ils grandissent au grand air et bien nourris.

Du coup, ils ont débarqué ici. Après la mort du gamin à Bordeaux. Jeannette, elle s'occupait de leurs jeunes enfants et Pierre, lui, il a pris le poste du facteur, celui d'avant venait de partir à la retraite. On le voyait sillonner les routes, sifflotant sur son vélo jaune. Il a toujours refusé d'utiliser la voiture électrique offerte par le département. Il affirmait qu'un bon facteur, ça pédale. Il saluait tout le monde, rendait des services, avait toujours un mot gentil à distribuer en plus des enveloppes. Ils formaient une belle famille tous les quatre. Et puis, la vie a fait son ouvrage d'érosion. Les filles ont quitté la maison, retour à Bordeaux pour les études. Jeannette a eu un syndrome du nid vide carabiné. Elle errait dans son jardin, sans linge à étendre, sans repas à préparer, sans devoirs à corriger. Une coque vide. Heureusement, Monsieur Pierre a pris bien soin d'elle. Ensemble, ils ont monté une troupe de théâtre amateur dans le village. Tous les mardis soir, ils se réunissaient avec une dizaine d'autres apprentis comédiens,

dans la salle du conseil. Je crois que j'aurais bien aimé y aller, mais je n'ai pas osé. J'ai beau avoir l'air bravache comme ça, je suis une vraie timide. Par contre, leurs spectacles, je n'en ai raté aucun. Ils étaient vraiment drôles et truculents. De petites pièces de boulevard qui mettaient une touche de piment dans nos vies calmes et rangées. Il fallait les voir tous, costumés et maquillés. On les reconnaissait à peine. Ils faisaient tout : les décors, les affiches, ils tenaient la buvette après le spectacle. On voyait bien qu'ils étaient amoureux, Pierre et Jeannette. Je veux dire dans la vie de tous les jours, pas plus que ça. Ils se tenaient la main et avaient des petits surnoms tendres comme plein de petits couples. Mais sur scène, leur complicité sautait aux yeux. Et même si je ne suis pas romantique pour un sou, je trouvais ça beau.

Ça a duré quelques années comme ça. Pierre sillonnant le village sur son vélo, Jeannette qui bichonnait ses hortensias, le théâtre le mardi, le marché le week-end et la fête du port tous les étés. Elle était douée Jeannette avec les fleurs, faut le reconnaître. Elle adorait les hortensias, « souvenir de sa grand-mère bretonne » qu'elle disait. Mais par chez nous ça ne pousse pas bien ces fleurs-là. Trop de soleil et un sol trop meuble, c'est plutôt les roses trémières qui grimpent le long des maisons. Et pourtant, qu'ils étaient beaux, les siens ! On l'aurait crue sortie d'un livre d'Austen la Jeanne, avec son grand chapeau de paille et ses jolies robes. Même avec des bottes de jardinage, elle était chic ! Quand je la regardais, j'avais l'impression de voyager dans un livre de littérature anglaise du XIXe siècle. C'est mon style de roman préféré ! On a au village une jolie bibliothèque aussi richement garnie que celle de la ville d'à côté. D'ailleurs, on s'y croisait souvent à la bibliothèque, Madame Jeanne et moi. On échangeait nos impressions de lecture – « Ah vous n'avez pas lu celui-ci ? Allez-y, il va vous plaire ! » –, nos petits potins de village et nos prévisions météo. On avait toutes les deux un genou pluviomètre qui indiquait la pluie à venir. Moi à cause d'une mauvaise chute de cheval datant de mon adolescence, elle je ne sais plus trop bien pourquoi. En tout cas, ça nous faisait glousser. « Alors Georgette, on sort le parapluie demain ? », « Bien sûr, Madame Jeanne ! ». C'était une vraie gentille elle aussi. Du genre qui prend les gens comme ils sont, sans jugement ni supériorité. Ils s'étaient bien trouvés, Monsieur Pierre et elle.

Mais la vie est une vallée de larmes et un jour, la maladie a tout emporté. Évidemment, au début, on n'en a rien su dans le village et puis c'étaient pas nos oignons. Mais un mardi, je m'en souviens parce que c'était un jour où il devait y avoir cours de théâtre – mais qu'il avait été annulé pour la quatrième fois, je le

sais, car mon amie Marie fait partie de la troupe et qu'elle s'en était inquiétée auprès de moi donc un mardi où je me suis étonnée auprès de la pharmacienne de ne plus voir Madame Jeannette dans son jardin, elle m'a dit : « Vous ne savez pas ? ». Et après ça, j'ai su. Il n'y a plus jamais eu de spectacle.

Pierre

Ça m'a pris ce matin ! J'ouvrais mes volets et, pour la première fois en quarante ans, cela ne m'a rien fait. Je veux dire, pas l'ouverture des volets en elle-même, mais la vue. L'océan, les couleurs, la sérénité. D'habitude, tous les jours, cette immensité bleue se glisse au creux de mon cœur et soulève en moi une vague de paix. Mais ce matin, rien. Un geste automatique, le grincement de l'attache du volet qu'il faudrait huiler, la mer. Point.

Je me suis dit que ce petit accroc à mon quotidien n'était pas grand-chose. Que la joie allait revenir. Mais en enfilant mes lourdes chaussures pour aller au marché, pareil... Aucune envie, aucun allant. Une motivation plate comme la ligne d'horizon. Ça a commencé à me turlupiner cette histoire, du coup, en remontant de mes courses, le panier plein de bons légumes du coin, j'ai allumé l'ordinateur. Je ne suis pas un as d'Internet, il faut bien l'admettre. Je suis de la génération des lettres et des bouquins. Et puis j'ai été instituteur et facteur donc j'ai toujours été très attaché aux cahiers, au papier, à l'écriture. Je me souviens encore des grandes lettres que maître Jean traçait à la craie sur le tableau noir quand j'étais minot. J'enviais Edmond dont le E majuscule était beaucoup plus beau que mon pauvre P. Avec ma Jeannette, on partageait cet amour des livres. L'odeur d'un roman neuf pour moi est la senteur la plus excitante du monde. Une promesse de plaisir, d'aventure qui se glisse de l'encre à nos narines. Ceci dit, celle des livres anciens a également son charme. Surtout en bord de mer où le papier jaunit plus vite et où le bord des pages s'effrite gentiment. L'exhalation du vieux, de la page un peu moisie, me replonge systématiquement en enfance. Je crois que je n'ai jamais lu un livre sans l'avoir préalablement respiré, humé, inspiré. Alors que, soyons honnêtes, personne n'a jamais reniflé son clavier avant de lire un email. Ce sont mes filles qui m'ont acheté l'ordinateur. Au début, je n'étais pas convaincu, mais elles ont insisté. Je vivais comme au siècle précédent, et puis ça serait pratique pour s'envoyer des photos ou réserver des billets de train. Maintenant, je me débrouille plutôt bien. J'ai suivi les quatre cours donnés par la mairie : « Réconcilions les Seniors avec Internet ». Un titre